N° 35. SAMEDI 16 AVRIL 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez Évenat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but : l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ENSEIGNEMENT CENTRAL.

PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME. — PREMIERS TEMPS DE LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE. — PARALLÈLE DES DEUX ÉPOQUES.

MESSIEURS,

Si nous nous présentons devant la société actuelle, demi-chrétienne, demi-incrédule, avec la prétention de lui apporter, comme le christianisme, un dogme nouveau, et, plus que le christianisme, une politique nouvelle, ce n'est pas, vous devez le croire, sans avoir médité longuement sur l'état de cette société; nous n'avons pas entrepris une aussi grande tâche sans nous être rendu compte à l'avance des difficultés qu'elle comporte, sans avoir étudié la nature de ces difficultés. L'expérience ici est venue à notre aide : puisqu'une fois déjà une religion nouvelle a été donnée au monde, et s'est assise sur les débris de religions incomplètes et épuisées, il doit nécessairement exister entre cette époque et la nôtre des ressemblances frappantes; les mêmes préventions, les mêmes obstacles qui se sont long-temps opposés au triomphe du christianisme, nous devons les rencontrer sur notre route; mais, en même temps, la nature des sentimens et des idées qui vont se trouver en présence, et les progrès accomplis par l'humanité pendant le cours de dix-huit siècles doivent imprimer aux circonstances actuelles une physionomie toute particulière.

Il nous importe beaucoup, messieurs, d'arrêter un instant votre attention sur l'analogie des deux époques et sur les différences qui les caractérisent, différences qui sont toutes à l'avantage de notre position : lorsque ces faits auront été bien reconnus, bien constatés, notre tâche se trouvera grandement simplifiée.

Le christianisme, à son avénement, trouva la société en proie au plus affreux désordre religieux et politique. Deux croyances diverses se partageaient les hommes, croyances subdivisées elles-mêmes en une multitude de sectes; c'étaient le judaïsme et le paganisme : nous pour-

rions y ajouter l'idolâtrie, représentée par les peuples barbares, incorporés déjà à l'empire romain, ou en contact avec lui, et que la foi nouvelle devait aussi envahir.

Les nombreuses querelles théologiques qui avaient fait un chaos de la loi de Moïse, si pleine de vigueur et d'unité, se poursuivaient avec vivacité, mais sans occasioner de violens débats, de guerres civiles; il y avait au fond des cœurs trop d'indifférence pour cela. L'ignorance la plus grossière régnait parmi les docteurs comme dans le peuple, et toutes les classes étaient également infectées de dépravation. Les Juifs méritaient alors cette parole de Jésus, où il les compare à un troupeau de brebis sans pasteurs, et leurs docteurs à des aveugles conduisant d'autres aveugles (1).

Le paganisme, battu en brèche par la philosophie critique, ne comptait plus de fidèles, même parmi ceux qui avaient mission de l'interpréter, et qui ne pouvaient se regarder l'un l'autre sans rire ensemble de leur hypocrite métier. Il était devenu trop impuissant pour persécuter ses ennemis, et loin d'avoir un Aristophane pour les ridiculiser, c'est lui-même que l'on commençait à jouer sur les théâtres. Les vertus patriotiques qu'il avait enfantées autrefois s'étaient également éteintes, et il y avait quelque chose du douloureux étonnement qui nous frappe à l'aspect des grandes ruines, dans l'admiration qu'inspirait la persévérance rétrograde des derniers des romains. L'ordre politique, dont le paganisme avait été la base, touchait à sa fin; Rome, après avoir conquis les dieux de toutes les autres nations, s'était contentée de les entasser dans son Panthéon, sans, par cette admission, modifier ses propres croyances; avec l'unité républicaine du capitole, le corps entier de l'empire tombait en dissolution; aux guerres étrangères, qui étaient la vie du polythéisme, avaient succédé des guerres civiles entre des rivaux avides de pouvoir; l'antique patriciat était veuf de sa grandeur comme il était déchu de ses talens et de son énergie; le plébéien avait trouvé sur le Mont-Sacré, des dieux, un nom, une famille, une existence politique; l'esclave lui-même semblait pressentir que bientôt sa dignité d'homme serait proclamée; il agitait ses chaînes avec impatience, et brandissait un glaive contre ses oppresseurs. Tant d'efforts réunis ébranlaient le colosse déjà chancelant. — Les sciences et l'industrie, jusqu'alors exclusivement employées au profit de la guerre, but général de l'activité humaine, ne servaient plus qu'à alimenter le luxe égoïste des grands; les beaux-arts à leur procurer de voluptueuses extases. Le poète ne marchait plus la lyre à la main, comme Tyrtée, à la tête des guerriers, pour leur inspirer l'ardeur des combats : couronné de fleurs, entouré de parfums, couché mollement sur un lit somptueux, il riait de sa propre lâcheté devant l'ennemi, s'enivrait de falerne, flattait son protecteur, chantait ses mignons et sa maîtresse; tandis que d'autres, atrabilaires contempteurs d'une société corrompue, lui reprochaient ses vices avec âpreté, souvent avec cynisme, ou, déjà un peu chrétiens, tout en croyant rappeler des vertus antiques, opposaient à tous les maux la résignation stoïcienne.

Faut-il à présent, messieurs, pour servir de pendant à ce tableau, vous montrer le catholicisme expirant sous les coups successifs des réformateurs, des philosophes, des révolutionnaires, dans les bras énervés de ses prêtres, malgré la résistance héroïque de quelques rares défenseurs? Trop faible aussi pour persécuter ses adversaires, trop faible même pour oser dénier les honneurs religieux à leur sépulture? Enterré lui-même enfin sous les couplets, sous les pamphlets? Faut-il vous montrer les vertus catholiques tournées en ridicule ou taxées d'hypocrisie, par l'impossibilité de croire à leur sincérité chez des hommes éclairés? — Voyez vous-même l'ordre politique féodal qui correspondait au catholicisme, joncher la terre de ses ruines. Abattu par la révolution française, vous l'avez vu naguère essayer de relever la tête, pour être de nouveau couché dans la poussière par un souffle de son vainqueur. Voyez l'antique noblesse annihilée; la bourgeoisie, qui a aussi touché le mont sacré, s'emparer de tous les postes qu'occupait sa devancière; voyez enfin les esclaves du 19[e] siècle, ceux qu'on nomme les prolétaires; eux aussi semblent pressentir que le moment approche où, débarrassés de la fatalité de la naissance, soulagés des misères héréditaires, ils seront conviés à leur tour à tous les avantages de la vie sociale; leur vague mécontentement s'exprimera par de vagues agitations, toujours réprimées, jusqu'à ce qu'une religion nouvelle ait formulé leurs griefs et leurs demandes, comme le christianisme formula les griefs et les demandes des esclaves, en leur ouvrant les portes de la fraternité humaine, au nom d'un Dieu père commun de tous les hommes. — Parlerons-nous des sciences et de l'industrie? Les sciences, consacrées pendant le moyen âge au développement et la justification du dogme chrétien; l'industrie, employée socialement encore à nourrir l'activité guerrière du monde féodal, sont abandonnées aujourd'hui, dans leur culture, à l'entreprise individuelle, et n'ont plus aussi pour objet que des jouissances individuelles : les beaux-arts, la poésie, ont cessé d'entretenir les vertus chrétiennes, d'élever les cœurs à Dieu par la contemplation et le recueillement : l'insouciance et les plaisirs de l'égoïste, voilà le sujet de leurs inspirations, lorsqu'ils n'exhalent point en plaintes amères les angoisses du scepticisme.

Je pourrais, messieurs, suivre bien long-temps ce parallèle; mais le peu que j'ai dit suffira pour qu'avec quelque réflexion vous le complétiez aisément. Ce que nous avons à faire maintenant, c'est d'analyser d'une manière plus approfondie les élémens de la société que le christianisme transforma par ses efforts, et d'examiner si leurs

(1) Matthieu, X. 6. — XV. 24, Jean, IX. 59.

analogues ne se présentent pas dans la société qui nous entoure.

Le christianisme eut à lutter contre les deux systèmes religieux que possédait l'humanité : le judaïsme et le paganisme. Bien qu'affaiblies, abattues, ainsi que nous venons de le voir, ces deux croyances n'en étaient pas moins les seules *positives* qui existassent ; car il est impossible de donner ce nom à des opinions philosophiques dirigées uniquement dans un but de critique, de négation, théories sans valeur politique autre que la destruction d'un ordre vieilli. C'étaient aussi les seules croyances sur lesquelles fût appuyé l'édifice social de cette époque ; il n'y avait en un mot d'ordre politique que la *cité païenne* et la *nation juive;* et cette dernière, sans importance désormais après l'apparition du nouveau révélateur, en était déjà venue à ce point qu'elle devait être mise hors de cause dans le débat qui allait s'élever.

Aujourd'hui aussi une seule croyance positive subsiste dans son état de dépérissement, c'est le christianisme ; un seul ordre politique également épuisé, l'ordre catholique et féodal.

Quant à la société critique (et par là nous entendons les classes les plus éclairées, car les plus ignorantes étaient encore juives ou païennes, comme elles sont chrétiennes parmi nous), la société critique se composait principalement, ainsi qu'elle se compose de nos jours, de philosophes et de jurisconsultes.

Les philosophes, divisés en mille sectes ennemies, mais ayant toutes un ennemi commun, le polythéisme, s'effrayaient à l'idée d'un dogmatisme nouveau ; et plutôt que de l'admettre, plutôt même que de l'examiner, ils semblaient prêts à se rejeter dans l'ancien dogme, bien qu'ils reprochassent à celui-ci son absolutisme, et bien qu'ils eussent pour principe de tout laisser à l'examen de la raison individuelle. Les philosophes se faisaient en quelque sorte païens pour repousser le christianisme, comme nous voyons des incrédules se faire en notre présence chrétiens pour nous combattre, et puiser des armes contre nous dans l'arsenal de ce qu'ils appellent ailleurs la superstition. N'en avons-nous pas vu nous demander des miracles pour attester la mission de SAINT-SIMON ? Ce n'est pas la première fois qu'on a dit et répété que les incrédules modernes étaient les copistes de Porphyre, de Julien, de Celse ; mais il est curieux, après l'expérience faite par le règne du catholicisme, d'entendre reproduire presque dans les mêmes termes les assertions de ce dernier philosophe (Celse) qui traitait de folie *la prétention des chrétiens de convertir tous les peuples, et de les ranger sous une même loi, et qui voulait que chaque nation conservât sa religion, quelle qu'elle fût.* (1).

Les jurisconsultes, à l'époque dont nous parlons, étaient les personnages les plus importans de l'empire. Après la disparition de la loi religieuse, du réglement social qu'elle avait déterminé, des pouvoirs, des légitimités qu'elle avait consacrés, il avait bien fallu établir une convention réglementaire quelconque ; des métaphysiciens l'avaient produite en coordonnant les élémens de l'ordre ancien d'après quelques principes abstraits. Comme auteurs et comme interprètes du droit, du seul moyen d'ordre éphémère que possédât la société, l'importance des jurisconsultes était extrême ; c'était véritablement alors le règne des légistes et des avocats, le règne de la loi morte sur la loi vivante, en un mot le règne de l'ordre légal. Les jurisconsultes ne montraient pas moins d'éloignement que les philosophes pour ceux qui venaient, selon eux, changer l'ordre naturel. C'était en effet les attaquer dans leurs possessions les plus chères que d'apporter un droit nouveau destiné à transformer entièrement les relations entre les personnes et les choses, et par conséquent à reconstruire toute la législation sur des bases différentes. Aussi les argumens ne leur manquèrent-ils pas. Nous n'avons pas besoin, je pense, de les reproduire ; ce sont précisément ceux qui nous sont opposés tous les jours, et que tous les jours nous réfutons.

Quant aux gens du monde, troublés dans leurs habitudes, ils ne pouvaient voir qu'avec un déplaisir extrême des hommes empressés à détruire l'état de choses dont ils profitaient. La plupart étaient possesseurs d'esclaves, propriété considérée jusque-là comme fort légitime, et que venait leur contester, implicitement il est vrai, mais d'une manière bien évidente néanmoins, la religion qui proclamait la fraternité de tous les hommes et leur égalité devant Dieu. Mille raisons d'intérêt personnel s'opposaient donc à leur conversion.

Et cependant ce n'est point de la part des hommes éclairés que le christianisme éprouva la plus vive opposition : ce fut, et ce devait être, chez la masse misérable et abrutie, que pourtant il venait particulièrement racheter et émanciper. C'est elle qui criait avec acharnement dans l'amphithéâtre : *Aux bêtes les chrétiens ! faites périr les impies !* C'est elle qui leur attribuait toutes les calamités dont l'empire était affligé, maladies, guerres, tempêtes, famines. On vit, à l'occasion d'un tremblement de terre en Asie, malheur que le peuple regarda comme envoyé par les dieux irrités qu'on n'exterminât point une race maudite, ce peuple se porter envers les chrétiens aux actes de la plus grande férocité : il fallut un ordre formel de l'empereur Antonin-le-Pieux pour faire cesser ces violences. On vit aussi des magistrats, pour complaire à cette multitude superstitieuse, condamner les chrétiens sur les prétextes les plus mal fondés.

Et nous aussi, messieurs, si nous rencontrons de vives répugnances pour nos doctrines chez un grand nombre d'hommes éclairés, elles se manifestent du moins avec des formes adoucies, tandis que nous devons nous attendre à voir ces répugnances prendre un caractère de haine

(1) ORIGÈNE, *contre Celse*, l. 5, n° 25 ; l. 8, n° 72.

et peut-être d'aveugle violence chez les classes pauvres, ignorantes, abruties, que nous voulons surtout relever de cette triple misère. Le fait même de leur infériorité en est la cause. Plus elles sont arriérées, plus elles professent d'attachement pour les idées, les sentimens, les habitudes du passé; plus elles sont imbues du vieux préjugé qui place l'âge d'or en arrière, et plus, par conséquent, elles se défient des novateurs qui veulent marcher en avant.

Des calomnies de tous genres furent lancées contre les chrétiens. Soit que ces calomnies fussent inventées par la jalousie des philosophes, des docteurs Juifs ou des prêtres païens que leurs autels abandonnés ne nourrissaient plus, soit qu'elles prissent leur source dans l'ignorance vulgaire; celle-ci du moins les propagea par sa crédulité. On calomnia la personne, le caractère et les opinions religieuses des chrétiens; on les appela athées, parce qu'ils combattaient le polythéisme; homicides d'eux-mêmes, parce qu'ils affrontaient le martyre pour leur foi; ennemis du jour et de la lumière, parce qu'au commencement, pour éviter la persécution, ils tenaient leurs assemblées la nuit, dans les catacombes; enfin, on les accusa de renouveler le festin de Thyeste dans leurs agapes, d'y égorger un enfant pour en manger la chair; on les accusa de s'y livrer à l'impudicité et à l'inceste.

Vous comprenez bien, Messieurs, que nous ne voulons point renouveler ici les anciennes apologies de la religion chrétienne où ces calomnies sont longuement réfutées (1). Peut-être d'ailleurs, serons-nous bientôt obligés nous-mêmes de faire notre apologie et de repousser des inculpations non moins révoltantes pour des hommes de notre temps. Que dis-je? Cette nécessité s'est déjà fait sentir: la *Lettre des chefs de la doctrine au président de la chambre des députés*, connue sans doute de la plupart d'entre vous, a pour objet de relever des assertions fausses et que ma bouche ne répéterait pas sans dégoût, bien que d'autres bouches les aient fait tomber du haut de la tribune parlementaire. Si l'on réfléchit même à la position sociale qu'occupent les auteurs de ces assertions, on est tenté de présumer que les calomniateurs des chrétiens ne sortaient pas tous de la lie d'un peuple ignorant, mais que quelques-uns d'entre eux appartenaient peut-être à la classe des philosophes ou des jurisconsultes dont nous parlions tout-à-l'heure.

Parmi les accusations dont il s'agit, nous nous bornerons donc à en relever une seule, parce qu'elle nous est aussi appliquée très-souvent. Les chrétiens passaient pour athées. C'est que la multitude, juive ou païenne, était habituée à voir la religion dans certains dogmes, certaines cérémonies, certaines formes extérieures, et ne pouvait la concevoir sans ce cortége. Or, les chrétiens n'avaient alors rien qui ressemblât à ce que les païens et les juifs appelaient le culte: point de pompe, point de temples, point de sacrifices et de victimes, point d'images, point d'oracles, point de prêtres même. Ils combattaient le paganisme, et à peine une autre religion était-elle connue; on devait donc voir en eux des hommes sans religion. Mais, selon les lois romaines, ceux qui ne reconnaissaient aucune divinité étaient considérés comme des fléaux de la société; à ce titre, les masses ignorantes poursuivaient les chrétiens avec acharnement.

Quant aux classes éclairées, moins effarouchées par le reproche d'athéisme, elles étaient également trompées par l'absence de culte, et refusant aussi de voir dans le christianisme une religion, elles le qualifiaient de secte philosophique. Il faut bien dire que les chrétiens eux-mêmes donnaient lieu à cette erreur; car, à défaut de formes qui leur fussent particulières, ils empruntaient celles des philosophes, et à défaut d'un costume consacré, leurs premiers évêques eux-mêmes portaient le manteau de la philosophie.

C'est aussi à l'absence, dans nos réunions, de ce qu'on appelle vulgairement culte, selon les habitudes chrétiennes, c'est à l'absence de formes qui nous soient particulières, que nous devons d'être regardés par les uns, comme des athées dissimulés, par d'autres, comme une école philosophique.

L'opinion dont il s'agit était si fort accréditée au sujet des chrétiens, que lorsque l'on commença chez les classes les plus avancées, à dire: il y a du bon dans le christianisme, comme on entend assez souvent répéter: il y a du bon dans la doctrine de SAINT-SIMON, beaucoup de gentils adoptèrent certaines parties de l'Évangile, et placèrent dans leurs maisons les portraits de Jésus-Christ et de ses apôtres parmi ceux des philosophes. On mit Jésus sur la même ligne que Pythagore, Archytas de Tarente et Apollonius de Tyane, et l'on s'accoutuma tellement au parallèle que l'empereur Alexandre Sévère rendit indifféremment, dit-on, des honneurs divins à Jésus-Christ, à Orphée et à d'autres héros de l'antiquité. A mesure que le nom de Christ grandissait, on l'élevait en dignité, et quelques païens commencèrent à le mettre au nombre de leurs dieux.

Quelque chose d'analogue se passe sous nos yeux à l'égard de SAINT-SIMON: selon que les personnes qui nous écoutent adoptent telle ou telle portion de sa doctrine, elles en placent l'auteur, tantôt parmi les grands philosophes, tantôt parmi les plus habiles économistes: les uns mettraient volontiers son portrait à côté de ceux d'Adam Smith ou de Malthus, d'autres à côté de ceux de Hegel ou de M. Royer-Collard, d'autres élèveraient même leur estime jusqu'à lui faire place à côté de Socrate. Mais un jour on s'apercevra avec surprise que le nom de SAINT-SIMON peut figurer à la fois sur toutes les listes d'hommes qui ont contribué au progrès, puisqu'il a

(1) Voyez *Christian Kortholt. Tractatus de calomniis paganorum in veteres christianos.* Kiell, 1698.

embrassé dans ses travaux toutes les manières d'être de l'activité humaine. Alors on comptera les hommes qui, comme lui, à de rares époques, ont compris et coordonné toutes les tendances de la société; on sentira quel intervalle les sépare de ceux qui n'ont saisi qu'une portion de l'ensemble embrassé par ces grands génies, et tout étonné de n'en trouver que trois dans notre longue série de civilisation, on prononcera avec un égal respect les noms de MOÏSE, de JÉSUS et de SAINT-SIMON; alors aussi on comprendra enfin nettement ce que nous entendons par le mot de *révélateur*.

Vers l'origine du christianisme des sectes philosophiques s'élevèrent sous les noms de néo-platoniciens et d'éclectiques, sectes que nous pouvons ici confondre, puisque leurs efforts, soit pour concilier les systèmes opposés, soit pour choisir dans chacun d'eux les élémens d'un système nouveau, eurent également pour résultat le mélange du christianisme aux différentes doctrines co-existantes. Comme les éclectiques modernes et les platoniciens renouvelés, leurs devanciers attestèrent un besoin, celui de sortir de la philosophie purement critique. Mais c'est la seule comparaison que nous puissions faire entre eux: les éclectiques modernes n'ont d'autre similitude que le nom avec ceux d'Alexandrie. La mission remplie par ces derniers à l'égard des dogmes païens l'a été à l'égard des dogmes chrétiens par la philosophie matérialiste, personnifiée pour nous dans Bacon, Condillac, Cabanis, Destutt de Tracy; elle l'a été par l'ardeur avec laquelle on s'est mis à cultiver les sciences physiques, par le développement de l'industrie, par la création de l'économie politique, etc.: elle l'a été, soit comme négation du dogme précédent, soit comme révélation des élémens qui, n'ayant pas été compris dans ce dogme, devaient trouver place dans celui de l'avenir.

Cette petite digression était nécessaire pour prévenir un mal entendu: je reviens à mon sujet principal.

Les idées chrétiennes ne tardèrent pas à se mêler à celles de toutes les sectes, et les formes du langage chrétien furent involontairement adoptées par la plupart d'entre elles. Ce mélange fut tel que l'on vit Synésius, près d'être élevé au trône épiscopal, hésiter parce qu'il ne discernait pas bien lui-même s'il était simple philosophe ou complétement chrétien. A cette époque, beaucoup de philosophes, comme Clément d'Alexandrie, adoptèrent sincèrement le christianisme; d'autres apportèrent dans le dogme nouveau les idées des dogmes anciens, et c'est ainsi que se formèrent toutes les sectes gnostiques et le manichéisme, enfin, d'autres encore, comme Julien, Iamblique, Porphyre, sans se détacher du paganisme, entreprirent de le rajeunir à l'aide de la philosophie; mais la philosophie alors était déjà tout imprégnée de christianisme, et il résulta de cet amalgame l'école Théurgique d'Alexandrie.

Aujourd'hui toutes ces nuances ont déjà pour nous leurs analogues, mais dans une sphère trop intime pour qu'au dehors elle puisse être aperçue. Ce qui est manifeste seulement pour quiconque y fait attention, c'est que les mots de ralliement du Saint-Simonisme s'introduisent peu à peu dans les dictionnaires de tous les partis, en même tems que ses idées pénètrent dans toutes les doctrines. On les trouve étrangement accouplées, ici au libéralisme, là au christianisme. Les uns assurent que la philosophie des derniers siècles n'a pas au fond voulu dire autre chose que nous; d'autres prétendent sérieusement démontrer que le christianisme bien interprété s'accommode parfaitement de nos principes (1).

Les Romains montraient en général une grande tolérance à l'égard des autres religions polythéistes, tolérance facile à expliquer par la croyance à la pluralité des dieux, puisqu'aucun d'entre eux n'emportait avec lui la négation des autres. Cette tolérance était surtout devenue extrême, grâce à l'indifférence universelle pour toute espèce d'idées religieuses. Et pourtant les Romains persécutèrent cruellement le christianisme. C'est que les Romains, bien qu'ils permissent aux citoyens incorporés à l'empire le libre exercice de leur culte, ne voulaient pas cependant qu'on attaquât leur propre religion, si intimement liée à leur politique. Or, les chrétiens, outre qu'en proclamant un Dieu unique, ils niaient formellement l'existence de tous les dieux du paganisme, apportaient avec leur dogme une morale et une pratique toutes nouvelles. Leurs attaques véhémentes contre le polythéisme et contre l'ordre de choses romain firent naturellement conclure qu'ils étaient essentiellement turbulens, ennemis des lois et du repos public, et capables d'exciter des émeutes. Leur religion fut qualifiée par Suétone de *superstition dangereuse* (malefica superstitio), et Trajan, bien qu'il traitât les chrétiens avec plus d'indulgence que ne l'avaient fait d'autres empereurs, et bien qu'il ordonnât que d'office on ne fît contre eux aucunes poursuites, n'en voulût pas pas moins que lorsqu'ils seraient convaincus, on les fît mourir comme de *mauvais citoyens*.

A nous aussi, peut-être, on donnera ce titre de *mauvais citoyens*; on pourra nous accuser de ne pas remplir avec zèle les devoirs prescrits par la société constitutionnelle, semi-féodale, semi-démocratique, quand nous avons foi que nous accomplissons l'œuvre la plus grande que citoyens puissent accomplir. Mais qu'on se garde bien de voir en nous ce que la société romaine trouvait dans les chrétiens, des ennemis; puisqu'en opposition for-

(1) Aristocrite, docteur Manichéen, enseignait qu'au fond les religions païenne, juive, chrétienne, convenaient, dans le principe et dans les dogmes, qu'elles ne différaient que dans les termes et dans quelques cérémonies. Partout, disait-il, on croit un Dieu suprême et des esprits inférieurs; partout des récompenses et des peines dans une autre vie; partout on voit des temples, des sacrifices, des sacremens, des prières, des offrandes, et il n'est question que d'en *bien prendre le sens*. (*Dictionnaire de Théologie*, par l'abbé Bergier.)

melle avec leurs idées sur ce point, nous légitimons tout ce qui n'est pas nous, nous justifions même des actes entièrement contraires à ceux que nous imposent nos croyances; car pour nous le présent tel qu'il est peut seul préparer l'avenir, et dans le présent ceux que nous aimons surtout sont ceux qui font aujourd'hui ce que nous faisions hier.

Et voilà, messieurs, la raison profonde qui nous assure un triomphe plus prompt et plus facile que celui des chrétiens. Les chrétiens, comme nous, apportaient avec eux un ensemble d'idées, de sentimens et d'habitudes contraires à l'ordre établi; mais l'ordre établi, c'est en le maudissant qu'ils l'attaquaient: ils ne pouvaient entrer en communion en aucune manière avec une société que leurs croyances ordonnaient de regarder comme l'œuvre du démon. Aussi ne voyaient-ils qu'avec une profonde horreur le dogme, le culte, et jusqu'aux pratiques de la vie des païens, chez lesquels l'acte le plus insignifiant était un rite religieux, et rappelait le souvenir de quelque divinité chargée d'y présider, divinité dans laquelle le chrétien ne voyait qu'un démon. Ce n'est donc point sans raison que les chrétiens étaient en butte à la défiance et à l'aversion; ce n'est point sans raison que Tacite, après avoir rappelé, sans d'ailleurs l'approuver, l'accusation portée contre eux au sujet de l'incendie de Rome, les accuse lui-même de haïr le genre humain (1).

Quant à nous, au contraire, notre empressement à rechercher la société extérieure pour nous mêler à elle et la mêler à nous saura nous garantir de pareilles imputations. Notre facilité à ouvrir notre sein, à initier à nos sentimens, à nos connaissances, aux pratiques de notre vie, et les hommes qui nous témoignent leur affection et même les simples curieux, nous est aussi un sûr garant que toutes les fables malveillantes qui pourraient s'élever sur notre compte ne tarderaient point à être dissipées.

Voici pour la calomnie qui a tant inquiété les chrétiens. Il en sera de même du ridicule.

Le théâtre d'Alexandrie traduisait encore avec succès leurs débats et leurs hérésies après le triomphe de Constantin. A peine quelques aristophanes de boulevart, quelques petits feuilletons ont-ils commencé à s'occuper de nous, et peut-être carrière est-elle déjà épuisée: si du moins le ridicule élève encore la voix, ce sera probablement sans trouver beaucoup d'échos; on comprend aujourd'hui qu'il faut prendre au sérieux les choses sérieuses.

Quant à la persécution, chacun sait qu'elle fait grandir ceux qu'elle atteint. Une persécution violente serait d'ailleurs aujourd'hui peu dans nos mœurs et ne saurait être de longue durée; et enfin, aux yeux des hommes qui entreprennent de régénérer l'humanité, une telle considération ne peut jamais se présenter comme un obstacle.

(1) *Annales*, lib. XV, cap. XL, IV.

A toutes ces différences de position que nous venons d'énumérer, différences qui rendent notre succès plus facile, plus assuré, et surtout incomparablement plus rapide que ne le fut celui des chrétiens, bien qu'ils se présentassent porteurs de la vérité de leur temps comme nous le sommes de la vérité du nôtre; à toutes ces différences, messieurs, ajoutez celles qui résultent des progrès d'un autre genre faits par la société depuis l'établissement du christianisme; l'homogénéité des peuples qui représentent l'état de civilisation le plus avancé, l'usage de l'imprimerie, tous les besoins et toutes les facilités de communications qui n'existaient ni entre les diverses nations, ni entre des parties rapprochées d'un même pays, alors qu'il n'y avait en Europe que des routes militaires.

Mais la grande raison, je le répète, qui nous donne sur les chrétiens un avantage incontestable, c'est que nous pouvons tout justifier, tout, jusqu'à la haine que l'on nous porte, haine qui a bien aussi sa légitimité.

Enfin déjà l'expérience peut-être invoquée en faveur de la thèse qui vient d'être ici soutenue, et l'on peut affirmer aujourd'hui que la religion Saint-Simonienne a fait en trois années plus de progrès que n'en avait accompli le christianisme trois siècles après la mort de son fondateur.

J'ai terminé, messieurs, le double tableau que je vous avais promis: vous possédez maintenant tous les élémens nécessaires pour prononcer si les signes des temps qui caractérisent notre époque offrent des analogies avec ceux qui annoncèrent l'avénement du christianisme; si les circonstances au milieu desquelles nous nous trouvons placés présentent, avec celles qui entouraient les premiers chrétiens, la conformité que je vous ai annoncée; si les mêmes préventions, les mêmes obstacles qui ont long-temps entravé leur marche ne s'opposent point à la nôtre, et si nous ne sommes pas en possession de moyens plus puissans pour en triompher.

Si vous tombez d'accord avec nous sur ces différens points, je n'ai plus qu'un mot à vous dire; c'est que la grande expérience faite par l'humanité il y a dix-huit siècles doit vous engager à nous étudier avec calme avant de porter un jugement sur nous.

CORRESPONDANCE.

Cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira.

Et moi, fort de cette parole de l'Évangile, j'allais cherchant le pain qui fait vivre, la manne divine; j'allais cherchant l'amour. Oui, marche pauvre pélerin, marche sans te rebuter, cherche ce qui te ferait vivre d'une vie céleste; demande-le aux prêtres dans leurs tabernacles, aux poètes

dans leurs chants, demande-le à la jeune fille dans sa naïve et candide sympathie!

Et j'ai cherché partout, et j'ai frappé à toutes les portes, parce que je voulais vivre et me sentir vivre. J'ai demandé l'amour au ministre de Dieu, aux autels, à la vierge, aux saints, aux cérémonies, et même aux pavés sacrés du temple : et je suis resté froid comme glace.

J'ai demandé au poète, et il a répondu avec des cris de colère, par des pleurs au milieu d'éclats de rire sataniques, par des grincements de dents et par des peintures hideuses, mais vraies, de l'immoralité humaine : il a fallu adresser ailleurs ma prière ; mais alors j'étais fatigué de la route; mes yeux se sont obscurcis et j'ai cherché la vie à tâtons, comme l'aveugle privé de son chien ; j'ai cherché la vie jusque dans la débauche.

J'avais beau jeu. Je m'abandonnai au septicisme ; je tombai dans l'incrédulité : j'osai même dire : NON, DIEU N'EST PAS ; » et je baissais tristement les yeux, comme épouvanté de cette effroyable découverte. Cependant je cherchais de plus en plus à me complaire dans cette horrible idée ; je dévorais tout ce qui pouvait l'alimenter en moi ; enfin je m'éteignais tous les jours ; raillant tout, jouant de tout et ne croyant à rien. Puis quand toute cette fougue d'immoralité se calma, tourmenté malgré moi du besoin d'aimer je m'efforçais d'établir un lien sympathique entre moi et la nature. Je rejetais sur des *choses* cet amour que les hommes avaient dédaigneusement repoussé. Je revenais au fétichisme, me formant un Dieu que je comprenais à ma manière.

J'aimais surtout, en été, quitter de bonne heure ma chambre, et gravissant le quartier latin aller respirer l'air du matin au Luxembourg. Quelque livre sous le bras, je m'acheminais lentement vers le parterre, m'inondant d'air, de suaves odeurs et de douces et rieuses pensées. J'avais choisi pour temple un vaste oranger; c'était sous son dôme embaumé que je venais lire mon bréviaire, Joseph Delorme et *les Consolations*. Non, pour tout l'or du monde je n'aurais pas donné mon petit coin, mon oranger, mes livres, mes fleurs, mes parfums, mon air, mon ciel, mes douces illusions du passé, mes vagues rêveries de l'avenir. Là, j'étais heureux, j'aimais. Je me prenais à me souvenir de mes jeunes années ; et mes croyances d'enfance voltigeaient autour de moi, légères comme tout ce qui m'environnait.

Tantôt c'était la Fête-Dieu avec ses fleurs, ses aubes blanches, ses ceintures, ses couronnes de bluets, ses visages frais d'enfans et de jeunes filles, ses tapisseries, ses reposoirs et son dais; jour de foi et de triomphe où j'étais fier de jouer un rôle.

Tantôt c'était le son mourant de l'orgue à vêpres, le *Magnificat* chanté avec recueillement; l'encens s'élevant en fumée odorante le long des colonnes; le soleil du soir frappant sur les vitreaux de la chapelle; que sais-je, mille choses douces au souvenir.

Que de fois je les ai rappelées pour les caresser encore, ces douces illusions de mon enfance. Elles me faisaient vivre quelques instans dans une atmosphère de bonheur et de délices.

Mais hélas! cette suave communion de mon être avec le passé finissait trop vite à mon gré. Le jardin se remplissait ; il fallait quitter mon temple de peur que quelque importun ne vînt se mettre entre mon Dieu et moi; et je m'éloignais en disant : « à demain. »

Voilà quelle fut ma religion l'été dernier : religion toute de fleurs, d'air et de parfums ; et toutefois, déplorable religion que celle qu'un peu de pluie, de froid ou de poussière peut détruire ou interrompre. Aussi bientôt je retombais dans ma langueur, et je sentais en moi le vide qui me rongeait comme un cancer. Cependant, au milieu de cette longue agonie je pouvais dire comme André Chénier, en portant ma main, non sur mon front, mais sur mon cœur: « Je sentais quelque chose là. » Oh! oui, car j'étais fait pour aimer ; j'avais cherché quelqu'un qui pût me comprendre tout entier, et je m'étais lassé, et je m'étais laissé tomber de fatigue en disant : « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis seul. »

Dieu a exaucé ma prière : je suis maintenant au milieu de pères aimans, et de frères tendres ; j'ai été accueilli dans la grande famille Saint-Simonienne. Ah! qui m'eût dit, il y a seulement trois mois, que je viendrais au milieu de vous implorer votre assistance pour ma faiblesse ; qui m'eût dit, lorsque désespérant assez de la bonté humaine pour regarder comme absurde la religion de SAINT-SIMON, lorsque je traitais ses disciples de charlatans; qui m'eût dit que moi-même je viendrais faire amende honorable à ceux que j'avais outragés, et qu'en bons pères ils accueilleraient mon pauvre cœur orphelin! Inévitable attraction de l'homme qui sent la vie vers le feu qui l'alimente. Oh! non, il ne faut désespérer de rien ; et vous, qui riez de mon noble apostat, vous qui me nommiez votre ami lorsque je combattais sous vos tristes drapeaux, ceux de l'ironie et du sarcasme, vous viendrez vous joindre à la bannière que SAINT-SIMON a déroulée sur le monde.

« Tu te perds, me disait un jeune homme lorsque je lui appris ma conversion ; jeune et facile à émouvoir, tu t'es laissé prendre à des paroles dorées. Regarde derrière toi, vois ce que tu abandonnes avant de te mettre en route; regarde, car tu te perds, ami. » Et il croyait me faire changer d'idée, me forcer à quitter le port pour me remettre en mer.....

Pauvre jeune homme, garde ta pitié pour toi : tu es plus à plaindre que moi. Ah! j'aurais bien voulu lui faire voir de près ces hommes aux paroles dorées; j'aurais voulu les lui faire toucher, pour ainsi dire. . . . .

. . . .

. . . .

Mais hélas! le ridicule et le sarcasme empêchent la plupart des hommes travaillés par le marasme et le doute de s'associer à la grande œuvre de SAINT-SIMON, et d'entrer dans cette noble assurance mutuelle contre les douleurs et les peines. Fanfarons de bonheur, vous criez à tue-tête : qu'ai-je besoin de religion? Pauvres malades! comme Louis XI et Richelieu vous crachez le sang; et, comme eux, vous parlez bien haut pour faire croire à votre bonne santé. Allons; un peu de bonne foi; dépouillez-vous de ce rire sardonique, de ces paroles poignantes et ironiques derrière lesquelles se cachent votre malaise et votre tristesse; étalez vos plaies et vos ulcères, car, je vous le dis, SAINT-SIMON est le seul qui puisse apporter un remède efficace à vos maux. C'est lui qui m'a guéri, qui m'a tendu la main sur le bord de l'abîme. Gloire à SAINT-SIMON! Gloire à vous, mes pères, dont les éloquentes paroles ont réveillé dans mon cœur l'amour de l'humanité; à vous qui m'avez dit: lève toi et marche, car c'est-là ta destinée!

Nous avons inséré la lettre que l'on vient de lire parce que, malgré la forme *purement individuelle* sous laquelle elle se présente, elle est l'expression d'un fait général aujourd'hui : c'est-à-dire de l'égoïsme et de l'individualisme où se jettent les cœurs les plus généreux, froissés et dégoûtés par un monde qui ne leur présente rien de *social*, rien de *grand* à aimer.

C'est qu'en effet, rien ne ressemble moins à une association, que la société telle qu'elle est maintenant constituée. L'abnégation d'un homme qui se dévoue pour l'intérêt général n'étant plus que du *Don-Quichotisme*, et l'enthousiasme du dévouement étant repoussé comme folie, on en est venu à se prendre d'un bel amour pour l'égoïsme, à *s'enthousiasmer* pour lui. L'homme le plus ardent est celui qui s'isole le plus; qui se couvre la tête d'un voile et se réfugie dans les profondeurs de sa conscience, dans le sanctuaire de son *bienheureux* MOI, divinité nouvelle et exclusive hors laquelle il ne voit point de salut. Il devient ainsi semblable au solitaire de la Thébaïde, tout aussi peu sociable que lui, comme lui croyant voir un diable dans chaque homme, se livrant comme lui à des pratiques minutieuses qui n'en sont pas moins mystiques pour être adressées à un autre Dieu, et qui n'en diffèrent que par un luxe de broderies et de vanité coquette. Voyez-le! il s'approprie une petite portion du monde extérieur; il l'isole par la pensée, il s'en bâtit une grotte où il se confine; c'est une petite chapelle, une niche de saint; il la parfume de *l'encens* des fleurs, il la décore d'arbustes verts, d'images, il la meuble de souvenirs! Des souvenirs partout, qu'il lit et relit comme un bréviaire, qu'il marmotte, qu'il commente, qu'il rumine cent fois; et ces souvenirs, c'est toujours le *moi* en action; c'est le *moi* qui fait les frais de la causerie; c'est le *moi* qui anime tous ces fétiches, qui fait parler cette tête de vierge, et qui la fait sourire; c'est le *moi* qu'on promène partout, qu'on accroche à chaque clou; c'est le *moi* qui reçoit les actes d'adoration; c'est vers lui qu'on élève son cœur, devant lui qu'on est ravi, en extase, en contemplation; à qui l'on rend un culte véritable; en qui l'on se *mire* avec délices, que l'on voit *face à face* enfin. Ainsi, l'on se nourrit de soi, de son propre corps et de son propre sang. Sur l'autel de son individualisme on se vient *immoler* chaque jour, sacrificateur, offrande et Dieu tout à la fois.

Une telle *religion d'égoïsme*, un tel détachement de ce qui n'est pas SOI, est très-justifiable aujourd'hui, qu'il n'y a plus de *religion de dévoûment*, et que n'est pas révélée encore à tous les hommes la religion qui SANCTIFIE *l'égoïsme* et le *dévoûment*. Elle est très-justifiable, aujourd'hui que toutes les *associations* qui ont fait la vie des nations tombent ou sont tombées: car la carrière militaire est dépouillée de son prestige chevaleresque, la fraternité d'armes n'étant plus une vertu pour ceux qui ne voient dans la guerre qu'un fléau; car l'Église, veuve des hautes capacités qui l'illustraient autrefois, n'offre plus qu'une vie de supplice à ceux qui sentent le besoin de consacrer l'existence PHYSIQUE de l'homme, au lieu de la maudire; car l'industrie n'est point encore organisée dans un but social, elle reste livrée à la concurrence, guerre d'individu à individu, guerre mesquine et cruelle; car la science morcelée, et réduite à des expériences mécaniques sur des molécules sans vie, n'offre point à ceux qui la cultivent de mission *politique*; car les beaux-arts ne savent plus que chanter l'individualisme, et languissent dans l'attente d'une inspiration nouvelle qui leur révèle une destination *sociale* à accomplir.

Elle est très-justifiable aujourd'hui que, prête à passer dans un nouvel ordre de choses, l'humanité, pour y arriver, a dû répudier toutes les *associations* fondées sur des bases étroites et incomplètes, ou bien sur la haine, l'antagonisme et la guerre. Mais en présence de *l'association* pacifique, spirituelle et temporelle tout ensemble, en présence de l'ASSOCIATION UNIVERSELLE, où tous les modes de l'activité humaine seront en relief, rester plus longtemps dans cette religion égoïstique de l'individu serait un crime, en sortir est un DEVOIR.